

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 3  
6 FÉVIER 1970  
PRIX: FR. 0.60

# TRIBUNE DE CAUX

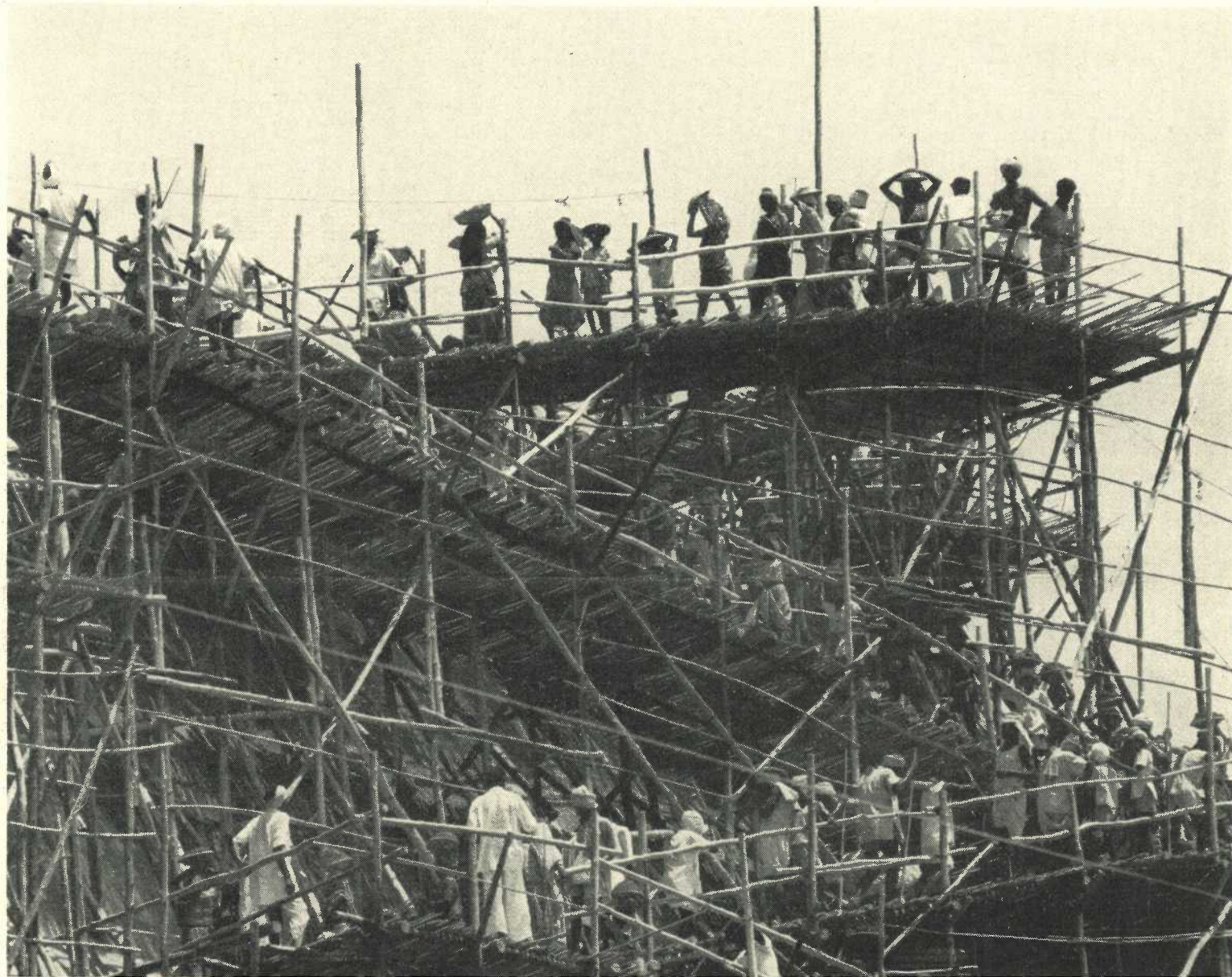


Photo Channer

L'Inde, avec ses millions de bras disponibles, ne connaît pas les pelles mécaniques. Ci-dessus, la construction d'un gigantesque barrage dans l'Andhra Pradesh. Un échafaudage fait de bambous et de cordes permet aux ouvriers, hommes et femmes, de monter jusqu'au sommet du barrage et d'y déverser le ciment qu'ils portent, dans une cuvette, sur la tête.

## **L'Asie et ses millions de bras**

*Un syndicaliste indien s'adresse aux Européens*

Un professeur d'Université:

**Besoin de liberté - besoin d'autorité**

## Quel avenir préparons-nous ?

L'auteur de ces lignes est l'un des responsables du programme du Réarmement moral en Grande-Bretagne, en particulier dans les milieux économiques de ce pays.

**D**ES recherches, portées récemment à la connaissance du public, mettent en lumière la nécessité de repenser quantité d'idées que le développement rapide de la science et de la technologie nous faisaient considérer comme allant de soi.

Ainsi, on a encouragé l'utilisation de produits chimiques permettant des récoltes abondantes, sans mesurer toutes les conséquences qui en résulteraient. Celles-ci, nous les voyons aujourd'hui : ce sont la pollution, l'élimination d'oiseaux, de poissons et d'autres créatures vivantes, menace directe au bien-être de l'homme.

La tragédie des enfants de la thalidomide est l'exemple le plus typique de ce qui se passe quand on a recours à des remèdes produits de bonne foi pour procurer un soulagement physique immédiat, mais dont les résultats à long terme sont, par manque de connaissance, terriblement coûteux. On parle beaucoup de la pilule en ce moment, en raison des problèmes qu'elle pose dans l'immédiat ; mais à long terme, ce ne sera peut-être que dans une génération qu'on en mesurera toutes les conséquences pour la race humaine. Bientôt peut-être, on nous lancera à son sujet des avertissements semblables à ceux qui nous sont prodigués aujourd'hui au sujet du DDT, que tout le monde salua lors de son invention comme un grand progrès.

En fait, on doit se demander si l'homme d'aujourd'hui ne se laisse pas trop arrêter par les obstacles et si, dans sa détermination d'obtenir un gain immédiat, il ne sacrifie pas son intérêt à long terme et celui de l'humanité en général.

N'y a-t-il pas lieu aussi, au seuil des années 1970, d'examiner à nouveau nos motivations et nos objectifs ? Ceux-ci sont-ils assez vastes et assez pratiques, tant pour répondre aux besoins du monde qu'à ceux qui sont en nous ? Le monde dans lequel nous vivons connaît des souffrances auxquelles il faut mettre un terme ; il a besoin de paix et d'abon-

dance. Or, on veut la paix au Vietnam ou ailleurs, mais il y en a si peu dans les cœurs, dans les familles, encore moins dans les industries.

A ce propos, le moment n'est-il pas venu de concentrer nos pensées sur les moyens propres à rendre l'industrie plus humaine ? N'est-ce pas là un pas important à franchir, au moment où l'on parle de « moderniser » celle-ci ? En disant cela, je ne préconise pas un retour à l'ancien paternalisme, si souvent générateur d'amertume — domaine dans lequel le management par ordinateur semble malheureusement faire tout autant de dégâts. Mais il existe suffisamment de preuves qu'en traitant les individus en êtres humains, non parce que tel est le dernier cri en matière de technique industrielle, mais parce qu'on s'intéresse à leur destinée, même les situations les plus difficiles peuvent être transformées.

Récemment, un industriel connu relatait qu'une nouvelle entreprise montée par sa compagnie en vue d'assurer des emplois à des hommes qui risquaient de perdre le leur se révélait être plus profitable que la première. Ne peut-on en tirer la conclusion que le secret trop souvent méconnu, c'est qu'il faut mettre les gens à la première place, pour eux-mêmes et non en fonction de ce qu'ils produisent ?

Dans un article paru dans le *Times* l'an dernier, le professeur Toynbee écrit : « Un être humain insistera toujours pour être traité en tant qu'individu, même si la seule façon d'attirer l'attention sur sa personne consiste à se faire matraquer par un policier et traîner le lendemain devant un juge qui devra bien s'occuper de son « cas ». Voilà, me semble-t-il, la cause première des manifestations qui dégénèrent en actes de violence. »

En bref, les individus doivent sentir qu'ils ont toute leur importance et un moyen d'y parvenir, c'est de leur proposer un objectif qui se situe au-delà des salaires et des profits, aussi importants ceux-ci soient-ils. Ce que notre industrie réussit à faire, malgré l'anarchie actuelle, montre d'ailleurs ce que nous pourrions faire pour le monde si patrons et ouvriers poursuivaient un tel objectif.

## Un syndicaliste

Fin septembre dernier, nous avons publié le récit fait à Caux par un syndicaliste indien des chemins de fer ; celui-ci y racontait comment il avait pu venir à bout d'une bande d'émeutiers qui cherchaient à saboter son action syndicale. Aujourd'hui, nous publions les principaux extraits d'une allocution que ce même dirigeant syndical, M. Satya Banerji, a prononcée au terme d'un voyage de deux mois en Europe.

**J**E viens de Calcutta, une ville de cinq millions d'habitants, dont un million vit dans les rues, sans logis. Dans notre « climat » politique actuel ce sont souvent les émeutiers qui font la loi, tout en détruisant des gares, des usines, et des bureaux. Les responsables syndicalistes démocratiquement élus sont exposés aux pires attaques des partis d'extrême-gauche qui soutiennent le gouvernement ; nous sommes ainsi sans aucune protection. Deux cents crimes politiques ont été commis, la plupart d'entre eux sur des syndicalistes qui croyaient encore au vrai syndicalisme démocratique.

Débarquant en Europe, j'avoue ressentir beaucoup de choses. Si j'admire le développement économique, auquel les ouvriers ont participé et qu'ils ont créé, je discerne certaines tendances qui pourraient être dangereuses si on n'y prenait garde. Car autant il était légitime de se battre pour assurer de meilleures conditions matérielles aux travailleurs, autant il est nécessaire maintenant de nous battre aussi sur le plan du développement moral des hommes.

Franchement, je suis étonné de constater combien de socialistes européens placent encore leur action dans la ligne, pourtant démodée, de la lutte de classes... Ils feraient mieux de réfléchir à ces paroles d'un dirigeant chinois : « La prochaine phase de la lutte de classes ne sera pas entre des hommes pauvres et riches, mais entre des nations pauvres et riches. »



40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen



### TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S. A.

Rédaction, administration, publicité :

1824 Caux

Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 - 253 66

#### Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres Pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,  
Société Générale, Annemasse

#### Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

#### Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

## indien interroge les Européens :

# Pour quoi vivez-vous ?

Parler maintenant de lutte de classes en attisant la haine entre des hommes dont le niveau de vie, pour nous Indiens, est celui de capitalistes, n'est-ce pas enfantin et dangereux ? Cela ne conduit nulle part. J'ai été dans de nombreux foyers ouvriers au cours de mon séjour en Europe et j'y ai vu la télévision, des moquettes « de mur à mur », parfois même deux voitures devant la porte. Alors ? même si les ouvriers du monde entier peuvent se réjouir que certains d'entre eux aient atteint un pareil niveau de vie, n'est-il pas temps de trouver une nouvelle définition au terme de *fraternité* tant utilisé dans nos assemblées ? Si l'on pouvait aiguiller vers des pays moins favorisés quelques pour-cent de l'énergie dépensée en Europe pour obtenir une « plus grande part du gâteau », ce serait, pour nous, un énorme encouragement dans notre lutte pour parvenir à des conditions de vie que nous estimons minimales : un toit, du riz chaque jour et de quoi se vêtir.

... J'aimerais aussi que certains de nos camarades européens nous aident à faire progresser le monde communiste. Dans ce dernier, on oublie que l'*homo economicus* n'est qu'un des aspects de la personnalité humaine. On a dit que le communisme est né de la mauvaise conscience de l'Occident. Aujourd'hui, si l'on néglige la conscience dans le monde communiste, on y verra régner l'anarchie et le nihilisme, ce qui amènera le monde entier au bord de la désintégration. De même, une société occidentale qui n'a d'autre objectif que l'amélioration matérielle de ses populations, conduit aussi sûrement le monde vers l'anarchie, le nihilisme et la rébellion des jeunes générations.

### L'honnêteté en négociations impossible ? Non

... Un syndicaliste m'a prétendu qu'il lui serait toujours impossible de négocier sur la base de l'honnêteté absolue. Nos négociations, m'assurait-il, sont conditionnées par des principes mathématiques : combien l'industrie gagne-t-elle d'argent, et combien les ouvriers doivent-ils en recevoir. Je lui ai répondu que les mathématiques d'un vrai socialiste devaient inclure l'ensemble de l'industrie, des conditions de vie de ceux qui produisent les matières premières aux intérêts des consommateurs des produits finis. Sinon, je ne vois aucune fin au petit jeu qui consiste à se comparer au voisin.

### L'exemple des mines de Hollande

... Au cours de ma visite en Europe, j'ai pris des contacts divers qui m'ont fort intéressé. Ainsi, dans le Limbourg hollandais, j'ai été reçu par le syndicat des mineurs. Les responsables de ce dernier m'ont dit qu'il y a dix ans qu'ils avaient prévu que les mines devraient se fermer un jour et qu'il y aurait du

chômage, à la suite des fusions envisagées dans le cadre du Marché commun. Plutôt que d'attendre la crise, ces hommes l'ont prévenue ; les syndicalistes ont approché les ministères responsables, offrant leur coopération pour la fermeture des puits qui n'étaient plus rentables, à condition que l'on fournisse parallèlement du travail aux mineurs désormais sans emploi. Ce plan a parfaitement fonctionné ; à chaque puits qui se fermait, une usine s'ouvrait. Plusieurs des responsables syndicaux que j'ai vus avaient participé à des rencontres du Réarmement moral.

... En Allemagne, le goût des aventures militaires a été remplacé à un certain degré par celui de la prédominance économique ; bien que la vie soit plus facile maintenant pour le peuple allemand, un matérialisme de plus n'est d'aucune réponse au matérialisme des Russes ou des Américains. En fait, patrons et syndicalistes en Allemagne n'ont d'autre but que celui de poursuivre ensemble une plus grande abondance et cela ne va pas sans causer de profondes divisions dans leurs propres rangs. Se réfugier dans le sentiment économique ne peut pas répondre au constant sentiment d'insécurité nationale qui est celle des Allemands.

### Et la France ?

Lors de ma visite en France, j'ai pu constater combien les ouvriers avaient accompli

de progrès depuis les troubles de mai-juin 1968 ; cependant certains syndicats utilisent les conflits dans l'industrie à des fins politiques. Des provocations constantes, des encouragements à l'anarchie économique ne peuvent, d'après moi, résulter qu'en une réaction de la droite, un peu comme dans l'Allemagne et le Japon d'avant-guerre le fascisme prit naissance comme moyen de réaction contre les extrémistes de la gauche.

En Amérique aussi, il me semble clair que le progrès matériel sans progrès moral correspondant ne peut qu'engendrer le chaos. Jouissant du revenu par tête d'habitant le plus élevé du monde, l'Américain d'aujourd'hui vit sur une poudrière de haine raciale qui pourrait exploser d'un instant à l'autre.

... Si je me sens responsable pour les ouvriers, conclut M. Banerji, je le suis aussi pour l'industrie en général et pour le pays.

Dans leurs attitudes et dans leurs mobiles, les pauvres peuvent être aussi égoïstes que les riches. Nous pouvons nous comporter avec autant d'arrogance vis-à-vis de ceux qui ont encore moins que nous que des patrons le font à notre égard. Notre but doit être de répondre à la pauvreté spirituelle autant qu'à la pauvreté matérielle. C'est pourquoi, pour moi, le Réarmement moral représente une révolution complète et doit former la base du prochain grand bond en avant du monde du travail.



Photo Franzone

A la conférence de Panchgani, des syndicalistes se rencontrent. De gauche à droite M. Murthy, des docks de Bombay, M. Paul Frischknecht, de la Fédération suisse des ouvriers sur métaux, M. Bimal Banerjee, secrétaire syndical au Bengale occidental, M. Michel Bielack, de Lorraine, M. Bertrand Salicetti, de l'aéroport du Bourget ; de dos, à droite, M. Satya Banerji, de Calcutta, auteur de l'article ci-dessus.

## Quel type d'homme voulons-nous ?

Rencontre d'éducateurs européens à Montpellier

Environ quatre-vingts professeurs, éducateurs et personnes préoccupées des problèmes éducatifs se sont retrouvés à Montpellier au Centre régional de documentation pédagogique le samedi 24 janvier. Cette rencontre, placée sous la présidence de M<sup>e</sup> Delmas, maire de Montpellier, était due à l'initiative de M<sup>lle</sup> Chaurand, professeur de musique à l'École normale d'instituteurs.

A la question : « Pourquoi une telle rencontre à Montpellier ? », M<sup>lle</sup> Chaurand répond : « Parce que je travaille avec des jeunes qui n'ont pas de raison de vivre, qui n'ont aucune idée où trouver un combat dans lequel ils peuvent s'engager à cent pour cent. » Et elle ajoute : « C'est ma responsabilité de leur proposer, grâce au Réarmement moral, une raison de vivre qui leur permettra de retrouver la joie de vivre. »

Inaugurant la première séance à laquelle participaient un certain nombre de jeunes, M. Delmas livra quelques pensées en réflexion à l'auditoire : « La vraie révolution permanente, c'est le ressourcement permanent de nos raisons de vivre — La construction d'un

monde nouveau ne sera jamais achevée. » Il présenta M. Werner Stauffacher, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, dont on lira ci-dessous les principaux extraits de sa conférence.

Aux côtés des personnalités locales (membres du Conseil municipal, directeur et directrice d'établissements d'enseignement), on remarquait dans l'auditoire des participants suisses et anglais ainsi que plusieurs enseignants des autres régions françaises.

Quand l'organisatrice de la rencontre révéla que pour faire face à tous les frais d'organisation, elle avait engagé tout l'argent qu'elle avait mis de côté pour payer ses impôts, les participants lui témoignèrent leur total appui en donnant spontanément à une collecte. Celle-ci se trouva équivalente aux sommes engagées.

Ce qui dominait cette rencontre était donc avant tout l'acte de foi d'enseignants déterminés à construire une force nationale et européenne qui va répondre aux immenses besoins de ceux qui leur sont confiés.

M. S.

### Besoin de liberté - besoin d'autorité

par le prof. W. Stauffacher, de l'Université de Lausanne

Annonçant d'emblée qu'il s'en tenait au concret, le professeur Stauffacher se demande tout d'abord « quel avenir construire avec ses étudiants et ses collègues » ?

Il y en a, dit-il, qui voient l'avenir en rose, d'autres en noir, beaucoup en rouge — pour la plupart il est simplement gris. À côté des enthousiasmes, les angoisses ne manquent pas. Sommes-nous près d'atteindre le paradis terrestre, les « lendemains qui chantent », ou allons-nous vers le cataclysme ? « La forêt humaine, disait Jaurès, semble traversée d'un frisson qui annonce les grands souffles prochains et les vastes ébranlements. » J'ai toujours aimé la réponse de Teilhard de Chardin face à de telles perspectives : « Un naufrage ? Ah ! que non pas ! Mais la grande houle d'une mer inconnue où nous ne faisons qu'entrer au sortir du cap qui nous abritait. »

Mais alors, poursuit le conférencier, quel est le type d'homme dont nous avons besoin pour cette aventure commune, et quelle est la boussole dont nous allons nous équiper ?

Pour répondre à cette interrogation, je voudrais citer William Penn : « Les hommes doivent choisir d'être dirigés par Dieu, sinon ils se condamnent à être assujettis par des tyrans. » (Je sais bien que les Français n'aiment pas qu'on parle beaucoup de Dieu, mais je suis en bonne compagnie pour vous proposer au départ et sans ambiguïté le « chiffre » d'une relation différente des relations entre humains, une pensée du dehors. Au demeurant, ce qui compte ce ne sont pas les mots, mais les choses. Sur ce plan-là, la maxime de William Penn est capitale.)

Nous sommes toujours dirigés par quelque chose ou par quelqu'un. Pour Karl Marx, ce sont les réalités économiques et sociales du milieu où nous vivons. Pour Freud, les poussées secrètes de notre être profond. Pour Marcuse enfin, nous sommes tous dominés par la société de consommation.

À bien des égards, ces trois maîtres ont raison. Mais qu'en est-il des remèdes proposés ? Suffit-il de transformer les conditions extérieures pour transformer l'homme ? Suffit-il de détruire les tabous pour le délivrer ? Suffit-il enfin de refuser l'obéissance, de protester, de ne plus « jouer le jeu » pour que les choses se mettent à changer et dans le bon sens ? La place de la « méchante société de consommation » est alors vite prise par les instincts les plus puissants : ceux de domination ou du sexe, par exemple.

Comment échapper à la ronde des tyrans ? William Penn propose un choix. C'est déjà beaucoup. C'est peut-être l'essentiel : pouvoir

librement choisir son maître, au-delà de son moi égoïste, dans une sphère de vérité objective, dans une volonté qui englobe le monde entier. Non pas ce que je veux, ni ce que tu veux, mais ce qui est juste. N'est-ce pas la fin de toute aliénation ?

Mais est-ce possible ? Est-ce réel ? Puisant dans sa propre expérience, M. Stauffacher rappelle certaines données apprises auprès de ses amis du Réarmement moral.

Tout d'abord, l'idée du silence intérieur. Faire taire tous les bruits qui nous dominent et nous égarent. Chercher dans le fond de nous-mêmes le point où germe notre propre destinée, y découvrir ce que nous sommes censés être ou devenir. Ce germe est le plus souvent recouvert par autre chose ; il faut le dégager. C'est l'endroit où réside notre liberté de choisir : c'est notre boussole. Il s'agit donc d'une sorte d'écoute. Quelquefois, c'est très clair ; au fond, on le sait d'avance. Il faut simplement cesser de jouer à cache-cache. Quelquefois, c'est plus difficile, plus long.

« Je ne lance pas une théorie », poursuit M. Stauffacher, qui relate comme il a dû commencer lui-même en rétablissant une relation brisée dans un mouvement de colère.

À ceux qui disent : « Nous connaissons cela, c'est ce que nous appelons la voix de la conscience », je réponds : très bien, mais il faut tout de même faire la différence entre la vieille conscience et l'inspiration découverte dans le silence. Permettez-moi, pour m'expliquer, d'avoir recours à un auteur suisse alémanique que je connais bien : Carl Spitteler. Dans son premier livre appelé *Prométhée et Epiméthée*, la conscience est un personnage néfaste. Elle se révèle incapable de diriger les hommes au moment où cela va vraiment mal. Elle représente un organe lié à des conventions, des règles extérieures. Elle ne reconnaît ni le bien ni le mal inattendus. Elle ne crée pas.

En effet, la conscience habituelle n'est pas créatrice, innovatrice, progressive. Elle est le plus souvent mauvaise conscience : remords, vains regrets, repliement sur soi, inefficacité. Ou alors, elle est bonne conscience : vanité, illusions, oreiller de paresse. Et l'on peut se demander laquelle des deux est la plus mauvaise.

Le silence, tel que j'ai appris à le pratiquer, est créateur, inventif, ouvert vers l'avenir, tourné vers l'action, vers les autres. Il est empreint de foi et de courage : foi que les choses peuvent changer, courage de faire au moins un pas, le premier, le plus difficile, entre tous.

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

En outre, il est si important de placer sa vie devant des exigences morales absolues : honnêteté, pureté, désintéressement et amour. Ici encore, on pourrait se mettre à discuter. D'abord, on n'aime pas la morale, encore moins la morale « absolue ». Est-ce qu'elle ne crée pas des complexes ? N'est-elle pas un instrument de domination dans les mains de la société ? On peut retourner la question et se demander comment notre civilisation industrielle, éprise d'objectivité scientifique, peut tolérer et même favoriser un subjectivisme moral si effréné ? Une société sans barrières morales devient rapidement invivable. D'autre part, les exigences que j'ai formulées, si elles étaient tant soi peu réalisées, ne seraient pas seulement un ferment de transformations individuelles, mais sociales. Nos sociétés, occidentale ou orientale, capitaliste ou socialiste, européenne ou africaine, n'en ont-elles pas un besoin urgent ?

*« J'ai cru pouvoir m'en passer, ajoute M. Stauffacher, mais j'y suis revenu... » Et de donner un exemple concret, celui de l'honnêteté fiscale qu'il s'est décidé à pratiquer. Celui également de cet entrepreneur de Lucerne qui, ayant opté pour l'honnêteté, dut certes rembourser des milliers de francs, mais put dès lors consacrer son énergie à repenser le problème de l'habitat de façon créatrice.*

C'est l'existence visible de cette relation « de l'intime au mondial » qui a convaincu le philosophe Gabriel Marcel que les idées du Réarmement moral étaient réalisables. Elles étaient incarnées dans l'histoire concrète de certaines personnes et avaient des répercussions lointaines.

Le domaine de l'intime a besoin d'élargir ses perspectives, de les faire coïncider avec les dimensions du monde. C'est dans cet élargissement qu'il échappe aux étroitesse, aux égoïsmes particularistes. C'est dans cette perspective que l'individu trouvera les forces d'aller de l'avant, même tout seul au besoin. D'autre part, le « mondial » a besoin d'être sous-tendu par « l'intime ». C'est son infrastructure normale. C'est sur cette base qu'il échappera à l'idéalisme gratuit, aux illusions et déceptions inévitables. Le va-et-vient entre l'intime et le mondial, c'est une bonne partie du secret. Je le trouve à la base de beaucoup d'évolutions positives dans l'histoire des vingt dernières années.

*M. Stauffacher illustre son propos en rappelant l'histoire de certains hommes qui influencèrent profondément la destinée du Maroc et de la France et, plus récemment, celle du Haut-Adige.*

Bien sûr, de nombreux facteurs entrent en ligne de compte : problèmes économiques, sociaux, ethniques, géographiques. Mais le plus souvent, ce sont les hommes qui obstruent le chemin, ceux-là même qui pourraient l'ouvrir. De plus, nous sommes entrés dans l'ère des hommes ordinaires, avec tout ce que cela comporte de responsabilités. C'est là un aspect de la démocratisation qui mériterait d'être mis au premier plan.

*Enfin, traitant des problèmes propres à l'éducation, M. Stauffacher déclare :*

Nos classes sont devenues des modèles réduits de ce qui se passe dans la société. On y exerce tous les jeux sociaux. N'avons-nous pas nos mini-syndicats et nos mini-grèves, nos mini-dictateurs et nos mini-révolutions ? Au lieu de nous mettre à la remorque de ce qui se passe déjà ailleurs, ou de nous laisser utiliser à des fins qui ne sont pas les nôtres, ne pourrions-nous pas proposer à toute la société de nouvelles façons d'agir ? Pour avancer dans cette direction, une question finale se pose : par qui et par quoi nous autres éducateurs sommes-nous dirigés ?

Est-ce par la peur de ne pas être à la hauteur de notre tâche de professeur ? de voir désertier notre auditoire ? d'être critiqué par étudiants ou collègues ? Ou encore, est-ce par la jalousie, parce que mon collègue a plus de succès, qu'il publie davantage et de meilleurs livres, parce qu'il est invité plus que moi ?

Si je suis dirigé par ces sentiments, il est naturel que je mette tout en œuvre pour plaire à tout le monde. Et je me trouve assez vite dans des situations impossibles : je promets la même chose à deux personnes différentes, je transmets des critiques de façon hâtive pour faire l'important. Cela confine au ridicule... que nous sommes si adroits à cacher derrière toutes sortes de façades. Tout cela empêche évidemment de donner le meilleur de soi-même.

C'est pourquoi j'ai décidé de soumettre ma vie à une autorité supérieure, pour ne pas

courir d'un maître à l'autre — d'un tyran à l'autre dirait Penn. Cela me rend libre à l'égard de mes étudiants comme de mes collègues.

Notre époque a besoin de gens dont le monde intérieur réel n'exclue rien ni personne. Toute dimension inférieure conduit fatalement aux divisions, aux tyrannies et aux guerres.

*Et le professeur Stauffacher de conclure :*

Nous sommes appelés à inaugurer dans nos vies concrètes le nouveau type d'homme sans lequel toutes les analyses sont vaines, tous les grands projets condamnés d'avance, toutes les réponses illusoire. C'est une révolution, la seule dont les conséquences ne sont pas éphémères, la seule dont les fruits ne sont pas amers.

## L'étape suivante pour le Haut-Adige

M. Armando Bertorelle, président du Parlement du Trentin Haut-Adige, s'est déclaré plein d'espoir de voir se résoudre les problèmes de sa région. Celle-ci, qui comprend le Tyrol du Sud, a été, rappelons-le, l'objet de vifs litiges entre habitants de langue allemande et italienne.

L'homme politique italien, qui parlait à Londres, a déclaré que les accords signés récemment entre les Gouvernements italien et autrichien, puis ratifiés par les Parlements des deux pays, et approuvés par les autorités locales, avaient posé les fondations politiques et juridiques d'une solution. « Nous devons maintenant, a-t-il ajouté, construire sur ces fondations une maison qu'anime un esprit de coopération. »

Reppelant quelques-unes des étapes qui avaient permis d'aboutir à un accord, M. Bertorelle a continué : « Nous sommes venus à Caux avec des représentants des groupes linguistiques italiens et allemands. C'est là, et non chez nous, que nous nous sommes rencontrés. Nous y avons exposé nos problèmes devant des gens du monde entier et nous avons pris conscience qu'une grande tâche nous attendait, dans laquelle nous avions une part importante. J'en suis reconnaissant au Réarmement moral qui, j'en suis sûr, continuera à nous aider à franchir l'étape suivante. »

**FINDUS**  
surgelé

**La marque la plus répandue en Europe**

légumes, fruits,  
spécialités et  
poissons surgelés

## Les chances de réconciliation au Nigeria

**Q**UELLES sont les chances d'une réconciliation nationale au Nigeria? C'est la question qu'on se pose partout dans le monde. Parlant à la Nouvelle-Delhi, où elle participe à l'action du Réarmement moral, une personnalité du Nigeria, M<sup>me</sup> Fashina, ancien membre du Conseil municipal de Lagos, a déclaré: « J'espère que, dès à présent, le massacre d'innocents prendra fin. Nous sommes reconnaissants pour l'aide internationale que notre peuple a reçue. Mais ce qu'il nous faut maintenant, c'est le genre d'aide qui guérira les blessures de haine et de rancune accumulées par la guerre. »

Certains signes datant de ces derniers mois semblent indiquer une prise de conscience de la part des tribus Hausas et Fulanis à l'égard des Ibos. C'est ainsi que des personnalités dirigeantes de Kano, dans le nord du Nigeria, ont déclaré qu'elles espéraient voir les Ibos revenir se réinstaller dans leur région. Les autorités ont protégé les propriétés abandonnées par ces derniers et ont manifesté leur intention de verser aux propriétaires, dès leur retour, près de 60 000 livres représentant le montant des loyers perçus pendant leur absence.

Par ailleurs, rencontrant une délégation du Réarmement moral, le gouverneur militaire de l'Etat du Plateau de Bénoué, également dans le nord du pays, a affirmé qu'il désirait voir s'établir la confiance et la compréhension mutuelles entre tous les groupes ethniques de la région.

Une conférence a rassemblé à Lagos fin décembre de nombreux Nigériens qui s'engageront à œuvrer pour une réconciliation

général du syndicat du personnel navigant de la marine marchande, qui venait de rejoindre Lagos avec toute sa famille après avoir passé deux ans comme réfugié dans la zone des combats, devait déclarer à cette occasion: « C'est parce que dans notre pays nous avons refusé de vivre selon les critères du Réarmement moral qu'a éclaté la guerre civile. Ce nationale. M. O. Zudonu, ancien secrétaire

### Ce qu'ils disent

#### M. David Morse à Oslo

*On sait que l'Organisation internationale du travail a reçu l'année dernière — celle de son cinquantenaire — le Prix Nobel de la paix. Lors de la remise de ce prix, le directeur général de l'OIT, M. David Morse, a prononcé un important discours dont nous publions les deux extraits suivants:*

Il est clair que la création de tous les moyens de confort et de sécurité, de tous les services sociaux ou médicaux de l'Etat moderne, dispensateur de bien-être, malgré leur valeur, ne suffit pas à satisfaire les besoins les plus profonds de la population. Notre devoir, maintenant, est de rendre les sociétés industrialisées plus humaines, de faire de l'homme le maître — et non l'esclave — des techniques modernes, de répandre des possibilités plus nombreuses d'utilisation constructive des loisirs et d'accroissement de la liberté, de la participation et du vrai dialogue. Car le risque est grand de voir se rompre la texture de ces sociétés du fait de l'ébranlement de la vie économique, sociale et politique de

n'est pas un problème de couleur ou de tribu, mais un problème de caractère.»

Dans ces deux dernières années, deux mille agents de police de toutes les parties du pays ont dû suivre un cours d'instruction de trois mois. Au programme officiel figurait la présentation de tous les films du Réarmement moral à raison d'un par semaine. On commençait par le film *Liberté*, qui était donné encore une fois à la fin du cours. Ces projections étaient suivies d'une leçon puis d'un entretien sur le « leadership », confiés à des personnes du Réarmement moral. Un des responsables des cours a affirmé que les relations souvent tendues entre des collègues de régions différentes s'étaient beaucoup améliorées.

la nation, si l'on ne peut trouver le moyen de créer de nouvelles institutions, de nouvelles formes d'autorité et même de nouvelles valeurs sociales que toute la population soit prête à accepter.

Les jours du patron autocrate et paternaliste sont révolus depuis longtemps: l'employeur ne saurait plus prétendre qu'il est la seule source d'autorité dans l'entreprise, et il n'est d'ailleurs plus accepté comme tel. Les travailleurs et leurs organisations exigent de participer à l'autorité, aussi bien qu'aux responsabilités de la direction. Mais en même temps, de nouveaux problèmes de communication ont surgi entre les travailleurs à l'atelier et les dirigeants des organisations qui représentent leurs intérêts; parfois même, les travailleurs semblent considérer leur syndicat comme faisant partie des corps constitués contre lesquels ils sont prêts à se révolter. La situation qui en résulte, au moins dans certains pays, est alarmante: aggravation de l'absentéisme, augmentation du nombre des grèves « sauvages », bref, érosion de la dis-

(fin en dernière page)

### « Il est permis de se pencher au-dehors » à la Nouvelle Delhi



Le maire de Delhi, président du comité d'invitation de Il est permis de se pencher au-dehors, a reçu toute la troupe chez lui pour y rencontrer de nombreux invités. Le voici saluant Hubert Eggemann, d'Allemagne. A sa droite: P. Thwaites, d'Australie.

L'ambassadeur de Suisse en Inde, M. Lindt — que l'on voit ici en compagnie de M<sup>me</sup> Fashina, du Nigeria — était l'une des nombreuses personnalités de la capitale indienne assistant à la représentation de la revue européenne.



## L'organisation de la réflexion

C'est avec un brin de méfiance que je me suis aventurée récemment dans les deux cents pages du livre *Madame et le Management*<sup>1</sup>. J'y ai découvert des chapitres d'un enchaînement logique rigoureux mais truffés d'humour, de bon sens, d'imagination.

Un mari aux multiples activités, quatre fils, une vie professionnelle très prenante — oui, M<sup>me</sup> Christiane Collange parle en toute connaissance de cause de la tâche des femmes. De prime abord une chose me frappe : elle estime les possibilités de la femme assez haut pour lui proposer de regarder la vérité en face au lieu de se dérober en mettant sur le dos de la Société les difficultés et frustrations de la vie.

« Je ne crois pas, comme les féministes du début du siècle, dit-elle, que c'est en se révoltant contre la condition féminine qu'elles gagneront la bataille de leur propre épanouissement, mais plutôt en assurant le mieux possible leurs responsabilités, celle de porter des enfants et de porter bonheur, celle de réussir un clafoutis et de réussir une carrière. »

Un livre donc pour mieux s'occuper de son ménage, alors que la tendance ailleurs est de libérer la femme de ce ménage ! Et si les deux allaient de pair ? C'est la gageure de ce livre, qui veut mettre sur la voie d'un roulement harmonieux celles qui n'osent pas considérer leur ménage comme suffisamment important pour y appliquer les méthodes inculquées aujourd'hui à grands frais aux plus prestigieux présidents directeurs généraux.

Et tout en transportant dans le cadre du foyer familial les principes les plus modernes du management, Christiane Collange d'une épingle impertinente et pertinente dégonfle plus d'un ballon empoisonneur d'existence. En voulez-vous quelques exemples ?

Il y a la ménagère qui se plaint éternellement de n'avoir pas une minute et persiste à vivre dans l'improvisation. Mais allez donc gagner du temps avant même de savoir combien vous en dépensez !

Il y a la pauvre mère persuadée qu'avec ses enfants à elle il n'y a aucun espoir de repos

dominical. Et si elle mettait à traiter ses enfants sur ce chapitre autant d'énergie qu'à se plaindre auprès de son mari ?

Puis il y a l'exemple classique des anniversaires oubliés, bouillon de culture de la propre justice outragée des épouses : « Embusquées au coin du calendrier, elles attendent, avec un gros fusil à reproches, que le criminel trébuche. Mais puisqu'elles savent depuis longtemps qu'il est comme ça, pourquoi ne lui tendent-elles pas une rame au lieu de le laisser se noyer dans le marais de l'oubli ? Un bon manager connaît les travers de ses collaborateurs importants. Il les a acceptés comme ils sont. Dès lors, il s'efforce de les aider dans les domaines où ils font preuve d'une moindre compétence. » Et l'aide ici s'appellerait-elle simplement honnêteté ?

Enfin, dernier exemple : « Un mari demande à sa femme, à table : « Où as-tu acheté ce bifteck ? » Au lieu de lui donner l'adresse du boucher, elle lui répond d'un air inquiet (si elle est d'un naturel angoissé) ou vexé (si elle est d'une nature agressive) : « Pourquoi, tu ne le trouves pas bon ? » Tant que les femmes se sentiront ainsi directement remises en question par les moindres incidents matériels de leur vie, elles vivront dans un grand état de tension et d'insécurité. En effet, quelle que soit leur compétence et leur énergie, elles ne pourront pas toujours empêcher les robinets de fuir, les pommes de terre de brûler, les chemises de s'user plus vite dans la machine à laver, et les pieds des enfants de grandir plus rapidement qu'il n'est convenable... Il y a bien assez d'occasions dans la vie de se servir de son cœur. Mieux vaut le ménager en évitant de le laisser traîner dans les casseroles. Il est des lieux plus nobles où il pourra à loisir s'enthousiasmer... ou se briser. »

M<sup>me</sup> Collange nous mène ensuite à l'attaque de l'époque difficile qui nous attend, celle de la révolution technologique, avec la conviction que nous aurions tout à perdre à faire l'autruche. Et l'on a beau être récalcitrant au bouleversement de nos habitudes, avouez que la mère qui apprendra à manier le terminal d'ordinateur familial pour surveiller les devoirs des enfants n'aura rien

à envier à celle qui leur fait annoncer sept fois huit. Oui, Christiane Collange parvient à apprivoiser pour nous l'art de vivre de demain : « Mais ce bonheur-là, dit-elle — et ce sera sa conclusion — ce n'est pas avec leurs mains que les femmes doivent le bâtir. C'est avec leur tête qu'elles devront le concevoir. Avec leur tête bien sûr... Mais aussi avec leur cœur. »

Si néanmoins vous restez allergique à ces perspectives électroniques, la postface du mari vous encouragera. En effet, après avoir été horrifié en lisant le manuscrit de sa femme de voir qu'il était un objet de tests et de planning et son foyer le théâtre de prévision systématique, d'organisation méthodique et de gestion prévisionnelle, il découvre à quoi sa famille est redevable d'avoir encore « le temps de se parler, de vivre, d'aimer ».

Et ce rouage secret de toute l'affaire — c'est le cas de le dire — je l'ai gardé pour la fin. C'est ce que Christiane Collange appelle « les piliers essentiels de l'organisation moderne : un papier et un crayon ». Voilà des valeurs inconnues des maîtresses de maison sauf pour la liste des commissions (et encore !) mais que le monde des affaires commence à découvrir, timidement. La réflexion ! Avez-vous jamais pensé que, pour cette activité essentielle entre toutes, le grand patron est presque obligé de se cacher s'il ne veut risquer d'être surpris « à ne rien faire » ?

Et je dirais bien humblement que c'est peut-être le point où Christiane Collange manque d'audace et de modernisme dans sa pensée : elle suggère que chaque maîtresse de maison se lève un quart d'heure plus tôt pour réfléchir, crayon et papier en main, à la journée qui s'annonce. Mais l'on pourrait aussi allonger le quart d'heure et avoir recours à un ordinateur qui a déjà son terminal dans nos maisons. Car celui-là, non content de répondre à nos questions, peut nous transformer et nous insérer, nous et nos journées planifiées, dans un plan infiniment plus vaste. L'avenir du management ne passerait-il pas, pour Madame, pour Monsieur, et pour toute la maisonnée, par l'écoute du matin ?

*Jacqueline.*

<sup>1</sup> Par Christiane Collange. Editions Tchou, Paris.



**mt**  
MODE

*Le spécialiste  
du vêtement féminin*

**la maison du tricot sa**

lausanne    genève    neuchâtel    fribourg    la chaux-de-fonds    bâle

## Ce qu'ils disent (suite)

cipline industrielle qui est la base sur laquelle reposent le progrès et la prospérité de la société et, en fin de compte, des travailleurs eux-mêmes.

C'est là, je crois, un des grands problèmes sur lesquels doivent se pencher l'Organisation internationale du travail et ses États membres dans de nombreux pays industrialisés. Et ce problème ne pourra être résolu que s'il existe un dialogue beaucoup plus répandu, beaucoup plus fondé et beaucoup plus riche de sens : dialogue entre les employeurs et les travailleurs... dialogue entre les syndicats et leurs membres... Mais nous avons aussi besoin que soit amplifié le dialogue avec et entre ceux qui ne sont pas représentés dans

les organisations géantes de la société moderne ; de là pourrait découler la nécessité d'une révision approfondie des structures de la société et des procédés par lesquels les décisions y sont prises. Tels sont, en effet, les seuls moyens que je voie par lesquels on puisse empêcher la déception et le mécontentement croissants de devenir, dans le corps social, une force véritablement explosive ou, du moins, gravement corrosive.

(Extrait de BIT Informations).

## L'explorateur français Paul-Emile Victor :

Au cours d'une interview publiée dans le Journal de Genève, l'explorateur français

Paul-Emile Victor répond ainsi à la question :  
*Avez-vous une ligne de conduite dans la vie ?*

— J'ai une vie active. Je crois à la règle de conduite morale. Je ne pense pas que l'on puisse être honnête d'un côté et pas de l'autre. Malheureusement dans notre société cette idée n'est pas admise sur le plan moral. C'est une preuve de décadence. Les valeurs morales sont plus importantes que les valeurs physiques. Il n'y a pas de différence entre un malfaiteur qui vole 10 francs ou celui qui en vole un million. Voler matériellement ou tromper moralement c'est dans les deux cas de la malhonnêteté. Mentir c'est aussi grave que voler. Malheureusement notre société n'accepte pas ce genre de précepte et de conception.

## Prochaine représentation de L'ECHELLE

### Théâtre de Vevey

Vendredi 20 février à 20 h. 30

Spectacle recommandé par  
les autorités civiles et religieuses.

Avec la participation de  
l'harmonie municipale  
La Lyre.

Location des places : A la Civette,  
1, rue du Théâtre, Vevey, tél. 51 24 82

Trois films où s'affrontent  
les générations, les peuples, les races

**Cinéma Lido**  
rue de Bourg 17 - Lausanne

Dimanche 15 février à 11 h. 30

**Happy Deathday,**  
version originale sous-titrée française

Dimanche 1<sup>er</sup> mars à 11 h. 30

**Décision à Minuit**

Dimanche 15 mars à 11 h. 30

**Le Feu de l'Ouragan**

Collecte à la sortie

Réservation des places au 22 90 56



## Amérique du Nord et du Sud Moyen et Extrême-Orient Afrique et Europe

Renseignements et réservations auprès de votre  
agence de voyages IATA ou de Swissair

# SWISSAIR